

Serge ULESKI

**Des apôtres, des anges
et des démons**

Extrait

Copyright Serge ULESKI.

A peine installé dans un monde sans art digne de ce nom, celui du business-show, Gabriel tenta dans une percée timide en surface mais courageuse dans le fond, de pénétrer et de conquérir le marché anglo-saxon. Il faut dire que Gabriel aimait les défis insurmontables et puis... pourquoi faire simple quand mille complications vous tendent les bras et qu'il suffit d'avancer pour trébucher ?

A son arrivée dans le hall de l'aéroport d'un pays anglo-saxon déjà bien développé, le patron d'une *Major* majoritairement connue et quasi monopolistique, l'interpella (ou était-ce la douane et son service d'immigration ? Je ne sais plus très bien) : « *Fais voir ça ! C'est quoi ces textes et cette musique ? Hein ? Non mais... on croit rêver là ! Allez, casse-toi ! Casse-toi Maurice !* (notez que pour les anglo-saxons tous les non anglo-saxons s'appellent Maurice). *Dehors ! Traîne-misère ! T'es pas chez toi ici !* »

Gabriel était parti en avion mais il est rentré en bateau, suivi comme son ombre par un *câble* garde du corps, massif mais respectable : *câble* signifie... *black* en verlan et dans les milieux branchés et débranchés des vieilles branches mortes. *Black* signifie noir en français et en français signifie qu'il s'agit de la langue française et la langue française signifie *french language* en anglais. (Je sais ! Je sais ! C'est affreusement compliqué mais... beaucoup moins que ça en a l'air ! Et puis, si vous n'avez pas compris, vous pouvez toujours faire le chemin à l'envers !)

Pour être tout à fait objectif, ce voyage dans les airs avec retour forcé sur la mer, sans jamais toucher terre, eh bien, ce voyage s'est révélé être une sorte de parcours initiatique ; voyage ambigu et énigmatique, à l'image de Gabriel ; image d'une vie bourrée d'initiatives vaines, stériles et irréalistes ; une vie de naufragé par avance condamné et qui l'ignore. Mais pour combien de temps encore ?

Gabriel est donc rentré en bateau. Vingt

jours de mer, une punition auto-infligée pour un Gabriel malade comme il est permis de l'être dans de telles circonstances. De nos jours, faut bien dire que les traversées en mer provoquent des allergies qui ont pour symptômes des haut-le-cœur fréquents ; lesquels symptômes ont pour origine... allez, un petit effort ! Il suffit de penser à ce qu'on y déverse dans cette mer. Demandez donc à la marine marchande et flottante qui n'est jamais la dernière à prendre pour cible et à couler le moindre déchet qui se présente à l'horizon profilé et quelque peu réduit de leurs cales, soutes et ponts...

Eh oui ! Eh oui !

Après ce revers de fortune, le premier de la liste, Gabriel s'est rabattu - parce qu'il fallait bien en rabattre -, sur le marché non anglo-saxon, celui de la chanson dite *française* ; chanson aujourd'hui prise en otage par des recalés du chant, de la rime et de la mélodie qui a sombré, langue et musique, dans une mélasse aussi indigeste qu'indigente... corps et biens...

Naufrage à la racine duquel on trouvera des pousseurs de chansonnette qui ont, semble-t-il, la faiblesse de penser que c'est la rime qui fait la poésie, deux accords de guitare une chanson, et un vocabulaire du niveau du Brevet des collèges en guise de texte pour une production de pré-pubères qui n'auraient jamais dû quitter les chambres à coucher et les posters qui les ont vus naître.

Et c'est alors... après une traversée de l'Atlantique mouvementée... qu'arrive le Rap, bitume et béton, miroir de toutes les discriminations et de toutes les souffrances d'une naissance... dans certains cas... *pour rien ou pour si peu...*

Oui ! Le Rap ! Boomerang et vitrine d'un environnement urbanisé mais... *ras la gueule...*

Le Rap ! Qu'il soit *underground* ou commercial... avec sa dénonciation stéréotypée et automatique de la police et du racisme dans le contexte de « quartiers déshérités » sans laquelle un rappeur n'est pas un rappeur...

Le Rap ! Diffamatoire et boycotté... mais salle comble avec... ce que d'aucuns se plaisent à qualifier... "*sa gestuelle de primates et facéties de clowns...*", bras ballants, mains inutiles privées d'instruments de musique...

Le Rap... même décadent dans sa version *gangsta rap* pour lequel la réussite porte les noms de : voitures, bijoux et putes de luxe ! Et la transgression : racket, trafic, agression, viol et meurtre !

Le Rap, cette vérité d'une réalité en pleine face...

Le Rap même inaudible et ses figures tutélaires vieillissantes en éducateurs de centre aéré donneurs de leçons...

Le Rap et La Rumeur qui aime *se faire peur* et nous rappeler au bon souvenir... et nous cracher au visage le Vel d'Iv, Charonne, la guerre d'Algérie, les noyés de la Seine, les pendus de la forêt de Fontainebleau, Sétif et Guelma...

Alors oui ! Le Rap, cette grande gifle de ceux qui avaient toutes les raisons au monde de détester la langue française, et qui, contre toute attente, la sauveront du naufrage d'une production musicale aux protagonistes sans histoire... week-end et vacances à Deauville, les planches, le sable avec pour seule ligne d'horizon... leur nombril.

Après son échec outre-atlantique, Gabriel s'était donc rabattu sur le marché non anglo-saxon. Mais là aussi, une *Major* un peu moins majoritairement connue et reconnue (rien d'étonnant en soi ! Elle était francophone) lui dit :

« Monsieur, ça... on fait pas ! C'est interdit. Rangez vos affaires ! L'audition est terminée ! Non mais... j'y crois pas ! Venir chez nous, comme ça, sans y être invité ! Quel culot ! Qu'est-ce que vous voulez nous prouver ? Vous voulez nous donner une leçon ? C'est ça ? Mais... Dieu merci, il y a dans notre métier, des lois qui nous protègent des gens de votre espèce : des artistes puant l'artiste et pire encore... injure suprême... des artistes engagés et fauchés ! Sachez Monsieur que les pauvres nous donnent la nausée et quand ils s'engagent, ce n'est pas la moutarde qui nous monte au nez mais... la haine. Oui, Monsieur ! La haine ! Nous haïssons les artistes pauvres quand ils s'engagent. La politique c'est un métier et ce métier n'est ni le vôtre et ni le mien. Et puis, ici, nous nous occupons exclusivement des artistes non-engagés et des artistes friqués mais vraiment... vraiment friqués... des artistes pleins aux as et désengagés, si vous voyez ce que je veux dire ! Vous voyez ? Non, vous ne voyez pas ? C'est normal puisque vous n'avez pas un sou. Tant pis ! Alors, quand vous serez riche et désengagé, revenez nous voir. Car si vous êtes riche c'est que vous avez du succès... et nous le succès... ça nous intéresse. On aime ça. On en redemande : succès d'un jour, et d'une nuit et... de nuit de préférence, succès d'une semaine, d'un été... aussi. Pour le reste, vraiment, on n'a pas le temps et... nos clients non plus. Ils consomment nos produits comme ils ingurgitent leur bouffe. Il faut qu'ils soient servis tout de suite et... il faut que ce soit bon dès la première minute... Que dis-je ! Dès la première seconde... dès la première bouchée, sinon ils recrachent et ils nous zappent ! Et nous, on ne peut pas se le permettre. Ils ne doivent en aucun cas zapper sans notre permission. Alors vous comprenez ? Le malheur avec vous, c'est qu'ils n'allumeront même pas leur poste ! Et si d'aventure, ils l'allument, eh bien, ils l'éteindront tout de suite. C'est vous dire ! Alors, c'est clair

non ! Puisque je vous dis que... ça... on fait pas ! N'insistez pas ! Et puis... vous êtes qui ? Vous êtes qui pour avoir du talent ? Hein ? Vous êtes le fils de quelqu'un au moins ? Comment ça ? Le fils de personne ? En plus !!!! Allez ! Dehors ! Essayez donc la rue et ses trottoirs. Il y passe tellement de monde au moment des soldes et des fêtes de fin d'année. Engagez-vous donc dans cette voie puisque l'engagement semble être votre vocation première et... dernière ! Allez ! Ouste ! »

La rue ! Les trottoirs ! Les soldes ! Les fêtes de fin d'année ! Et puis quoi encore ? Pourquoi pas l'arbre de Noël des enfants de la crèche du quartier ?

Trop fier Gabriel ! Beaucoup trop fier pour descendre dans l'arène urbaine car, Gabriel n'était pas gladiateur ni torero ; il a toujours détesté les armes, les taureaux et le sang quand il est habilement versé en expert de l'effusion et au péril d'une vie périlleuse et crânement bombée du côté du torse. L'immense sensibilité à fleur de peau de l'artiste quand il est éconduit, a eu raison de Gabriel qui a donc rangé ses textes sulfureux et acides, ses musiques cuivrées d'une violence rare avant de plier soigneusement son costume de scène vierge et immaculé à la conception avant-gardiste et futuriste, le tout dans un coffre-fort, en attendant des jours meilleurs et *quasi insurrectionnels*, disait-il à ceux qui voulaient bien encore l'écouter et l'entendre.

Silencieusement, comme un amant adultère abandonne lâchement sa maîtresse au petit jour sur la pointe de ses pieds nus, pour ne pas réveiller le mari qui dort sous le lit, sans image de marque, sans agence de communication pour communiquer l'in vraisemblable et sans publicitaires pour vendre l'invendable, plongé dans un monde sans repères et sans langage intelligible, Gabriel a donc quitté l'industrie du show sans y être entré et sans y faire de business sur la recommandation express, chaleureuse, désintéressée à souhait et experte des experts de la profession : « *Non vraiment, là, je crois que vous pouvez y aller. On ne vous retient pas. Adieu et bonne route ! Non, non vraiment, sans façon !* »

Pour conclure, on dira que Gabriel a tout simplement et très certainement oublié que les marchands qui occupent aujourd'hui tous les fauteuils des premiers rangs, placent la rentabilité au-dessus de toute considération artistique : pas de profits, pas de production ! Pas de production, pas de diffusion ! Pas de diffusion, pas de distribution et pas de distribution, pas d'existence.

Ah si ! J'oubliais ! Pour les plus têtus qui ne craignent pas la chaleur, le sable, la solitude et les nuits froides du Sahara, il leur reste la non-diffusion de l'auto-production onaniste (là aussi, on n'a toujours pas avancé d'un pouce ; j'en ai bien peur).

Quant à se serrer les coudes entre aspirants : a-t-on jamais vu un perdant souhaiter que son voisin réussisse là où il a échoué ? Pourquoi faire ? Pour qu'il se sente encore plus seul ?

Si la réussite appelle la réussite - du moins, aussi longtemps que votre réussite ne menace celle de votre voisin -, l'échec, lui, appelle de ses vœux la... déconfiture, à cor et à cri, impatient et boulimique jusqu'à l'obésité.

Il y a une erreur à ne jamais commettre : penser que l'on est bon sous prétexte que l'on se sait bien meilleur que ceux qui réussissent. Car, pour certains d'entre eux, ce qu'il leur faut être, ce n'est pas... *bons*, mais... très, très, très, très, très, très.....

Pouf ! Dans une autre vie, alors !? Parce que là, ils n'auront jamais le temps !

Après cet incident presque anodin dont la responsabilité incombe à l'enchaînement incontrôlable d'événements indépendants de sa volonté - du moins le croyait-il -, Gabriel a accusé le coup comme on accuse de fatigue un innocent car, tout dans la vie de Gabriel était immensément difficile et douloureux. Dans sa mouvance acharnée, tout y était toujours à recommencer. Gabriel n'en faisait qu'à sa tête, et même longtemps, longtemps après l'avoir perdue, et la réussite, elle, ne montrait toujours pas le bout de son nez.

Qu'à cela ne tienne ! Gabriel releva la tête mais sans relever le défi ; et c'est en homme capable et coupable du pire comme du meilleur qu'il se tourna vers la publicité.

Gabriel faisait le constat suivant : la publicité est partout ; et tout comme Dieu, elle sait tout... tout de vous : qui vous êtes, qui vous voulez être ; et si d'aventure vous n'en avez aucune idée, eh bien, elle se chargera de vous le faire savoir en temps et en heure mais... à son heure. Ce que vous ne serez jamais, elle le sait aussi ; c'est la raison pour laquelle elle ne rate jamais sa cible et ne perd jamais son temps à tenter de convaincre les grincheux rabat-joie et les pauvres, aujourd'hui rendus aphones et exclus de tous les débats.

Cette garce de publicité n'en démord pas et ne renonce jamais, déjections après déjections. Avec elle, on jurerait que la vie vaut la peine d'être vécue par tous.

Chacun de ses messages ridiculise, salit la conscience humaine et sa condition précaire pour mieux manipuler une opinion naïve et atteindre les objectifs que ses annonceurs se sont fixés.

L'idéologie de cette traînée est tellement oppressante, qu'insolvable, on réfléchirait à deux fois avant de la remettre en question ; mieux vaut alors baisser la tête et disparaître au plus vite. Pensez à tous ces centres commerciaux ! C'est tout émus et larme à l'œil, qu'on prend sa place dans la file d'attente et sous les néons d'un univers de cartes de crédit, de chéquiers et de tiroirs-caisses car, si vous les écoutez un instant, ces publicitaires vous diront qu'aujourd'hui, le monde, ça ne s'habite pas, non ! Le monde, ça s'avale d'un coup d'un seul, ça se digère et ça s'évacue... dans les toilettes.

Et puis, pourquoi le nier, loin de ce monde de lumières, on souffre tellement. Loin de ce monde irréel, on se sent très vite impuissant et comme abandonné. En un mot qui en vaut bien d'autres : une merde ! Oui ! Une merde, on se sent, une fois exclu.

La publicité n'épargne personne : tout le genre humain est concerné : l'homme, la femme, l'enfant et puis, les bêtes aussi.

Commençons par la femme, la vraie ! Tout en prenant soin d'oublier celle qui reporte sa frustration sur la lecture assidue des biographies de tueurs en série, dans l'espoir d'oublier une surcharge pondérale avilissante, une feuille de paie qui se compte sur les doigts d'une seule main, deux mômes à charge et pas de mari.

La femme donc ! Délinquante sexuelle multirécidiviste par excellence, la femme est placée en tête de gondole. L'homme, lui, toujours aussi libidineux mais compréhensif et respectueux, est placé derrière elle, tel un chariot élévateur pour une levrette frénétique ; il lui demandera sa permission avant de passer à l'action, sans toutefois se douter qu'il est sur le point de se faire mettre bien avant qu'il ait eu le temps de la lui mettre à elle qui s'éloigne déjà en hurlant de rire.

Et l'enfant ; espèce encore protégée sous nos latitudes depuis que ceux des autres, sous d'autres longitudes, corvéables à merci, nous sont offerts pour pas un rond ou pour si peu, en conversion. L'enfant est exhibé sans vergogne sur la place publique comme futur adepte de la contemplation et de la consommation de soi dans le but de lui apprendre à jouer à l'adulte qu'il n'est pas encore et qu'il ne sera sans doute jamais pour peu qu'on permette à ces marchands de soupe de faire de cet enfant un étourdi infantile et docile pour la vie.

Cette idéologie est capable au pied levé de faire face à toutes les contestations. Ses propres contradictions ne l'effraient même plus. Elle recycle, récupère tout, comme on fait les poubelles.

Gabriel a bien tenté de contester ce système anthropophage mais... fatigué de vivre dans l'indigence, Gabriel accepta sans broncher, les termes de cette nouvelle norme. De cette idéologie, Gabriel voulait en être. Il fallait qu'il en soit et il en fut... tout troublé et tout acquis à la cause de ce nouvel impérialisme qui a la prétention de nous proposer un monde sans heurts, sans douleur, sans conflits puisque sans ambition et sans projet.

Imaginez une rage consumériste qui éclaterait tout à coup et qui, comme un bras d'honneur, fendrait l'air comme on fend une bûche en deux. Sens dessus dessous, la personnalité de Gabriel et comme happée par Dieu sait quelle force, l'intériorité de Gabriel ! Finis donc la contestation stérile, les textes sulfureux et le mépris pour les multiples séductions vulgaires de la consommation. Finies l'austérité et la rétention grande et noble, fruit d'une pensée qui pense pour elle-même et par elle-même et contre tous. Finis l'onanisme hautain et l'isolement volontaire. Finie la solitude élitiste de l'artiste maudit. Gabriel avait faim de relâchement, de laisser-aller, de luxe et de superflu.

La réussite par l'argent deviendrait la mesure exacte de la vie de Gabriel, sa seule lumière et sa seule chaleur. Alors, écoutons un instant Gabriel : « *Au diable l'ascétisme ! Je me rends ! Je capitule ! Laissez-moi être des vôtres !* »

Du calme Gabriel ! Pas de problème ! Voilà, c'est fait ! Sois le bienvenu Gabriel !

En révolte contre lui-même, un beau matin, Gabriel céda définitivement à l'appel des sirènes hurlantes de la soumission au mercantilisme qui aurait donc le monopole du sens, de tous les sens et dans tous les sens : bonheur, amour, santé, culture ! Gabriel, à la surprise générale s'est donc soudainement, et à son insu, découvert un farouche partisan de son époque. Il avait même cru un moment à l'immortalité. C'est pas rien cette remise en cause aussi soudaine qu'irraisonnée ! Une clameur infernale ! Une fièvre brûlante cette reconversion ! Dans une pulsion opportuniste qu'on ne lui connaissait pas, s'improvisant conseiller en communication, Gabriel imagina des slogans publicitaires d'une radicalité bouleversante. Son imagination avait pour seul moteur : le mépris et la haine du consommateur ; et pour seule cible à atteindre et à abattre : le consommateur fauché ou récalcitrant.

Pour une grande marque de chaussure, il inventa le slogan : "*Marche ou crève !*"
Pour une grande marque de luminaire : "*Casse-toi, sale pauvre, tu nous fais de l'ombre !*"
Pour une agence d'intérim : "*Un travail chez nous, c'est mieux que... pas de travail du tout !*"
Pour une grande, très grande compagnie d'assurance, il imagina une affiche représentant des hordes de sans-abri et un texte d'accroche : "*Soyez prévoyants !*"

Prévoyez donc le pire pour vous et vos proches !" Pour une grande maison de crédit à la consommation, un slogan d'un courage insensé vit le jour : *"Endette-toi, connard ! On a besoin de ton blé !"* Bientôt une agence de voyage fit appel à ses services. Gabriel accepta le contrat et sans tarder, une proposition de rêve fit *la une* de tous les magazines : *"Allez donc jouer les riches dans les pays pauvres ! Bande de fauchés !"*

L'industrie automobile pour ne pas être en reste, réquisitionna le talent de Gabriel qui bientôt accoucha sans douleur d'une idée insensée ; insensée mais pleine de bon sens quand on s'en rapproche et qu'on y regarde de près.

Jugez plutôt : *"Alors, tocard ! Tu la changes quand ta caisse ? Faut-il qu'on t'la brûle?"*

Très vite, les agences de publicité décidèrent de se passer des services de Gabriel, jugeant à juste titre, que le commerce et le mépris faisaient certes, bon ménage mais pas... non ! jamais... au grand jamais... sûrement pas le commerce et la vérité crue et sans fard quand cette vérité criante et saisissante de ce même mépris est assénée sans détour, loin des circonvolutions de rigueur et de principe qui ont toujours permis à ces professionnels de la litote, de prendre la terre entière pour un asile d'aliénés immatures.

On remercia Gabriel qui n'insista pas, désireux qu'il était de se faire oublier, profil et chapeau bas. Du moins... le pensait-il et toute la profession avec lui. Mais, c'était mal le connaître. Certes, Gabriel prit la sortie qu'on lui indiqua mais sans perdre de temps, il bifurqua et prit la rue à contre sens avant de changer de trottoir et de remonter la pente très loin en amont, en direction du marketing et des études de marché.

Gabriel souhaitait s'intéresser aux difficultés que les faiseurs d'opinion rencontrent quand il s'agit de sonder et de fabriquer cette même opinion. Un tantinet provocateur, une idée foudroyante le saisit. Il recommanda l'usage de la torture contre les éléments récalcitrants des panels recrutés et formés par les agences de marketing, à savoir : ceux qui ne veulent plus répondre aux questions des marchands de soupe devenue à la longue franchement froide et indigeste. En effet, leur mutisme mettait en péril la capacité de tous ses manipulateurs de l'opinion à conditionner les cerveaux de leurs clients.

Gabriel fit l'analyse suivante : "Trop sollicités, vos sondés se sont refermés sur eux-mêmes. Ils sont devenus insondables parce que... devenus délibérément impénétrables. Leur mutisme, pour sûr, remet en cause vos capacités à inventer de nouveaux besoins ; leur rébellion met à mal vos capacités d'évaluation du niveau

d'abrutissement général que vos campagnes publicitaires provoquent. Vous n'avez donc pas le choix ! Il faut agir ! Oui, agir au plus vite ! Et... tant pis pour eux ! Il faut recourir aux mesures coercitives !"

Il fallait sans tarder passer à l'offensive car l'échantillon représentatif aujourd'hui rebelle, finirait à la longue par ne représenter que ceux qui refusent de répondre. On eut donc recours aux mesures coercitives, conformément aux recommandations de Gabriel, juste pour voir et puis... dans le doute aussi et c'est bien connu... qui n'essaie rien n'a que ce qu'il mérite, c'est à dire : pas grand-chose. Et puis, dans ce métier, si on ne peut pas se permettre les regrets, en revanche, on ne craint pas les remords puisqu'ils sont très vite évacués au nom des intérêts supérieurs du commerce triomphant.

Après les mesures coercitives, on usa de la torture, mais on en abusa aussi et puis, l'on vit ce que l'on vit : on vit tout ce qu'il fallait voir, on constata, on ne put ne pas remarquer, mille drames et milles catastrophes car... fragiles du cœur, tous les sondés ainsi mal-menés, rendirent l'âme par milliers ; ils rendirent l'âme comme on rend son dernier souffle à son propriétaire qu'est la vie et son tablier aussi et puis... les nouveaux candidats se firent de plus en plus rares jusqu'à menacer les intérêts des instituts de sondages qui menacèrent à leur tour Gabriel.

Sans se retourner, prenant ses jambes à son cou, dans le brouhaha des hurlements et des cris de haine, mille menaces et promesses de mort, lassé de travailler dans l'ombre pour le compte des stars et des grandes marques mais... fort de son expérience, c'est alors que Gabriel se tourna vers la littérature en fauve affamé de réussite et de gloire dans une fuite en avant sans repères, armé de tous les préjugés de l'ignorance de ceux qui risquent tout.

Oh masochisme ! Masochisme circulaire et funeste ! La récidive ; la récidive fatale ! Oh ! La vilaine récidive maudite et obstinée d'une volonté de réussir coûte que coûte et quel qu'en soit le prix !

Invraisemblable, l'acharnement de Gabriel ?

Sans doute mais... à moins de vivre perpétuellement dans le mensonge, quand on invente, comment faire la part des choses ?

Tenez ! Et pour changer, pourquoi ne pas croire aux histoires invraisemblables mais vraies quand elles le sont ? Et puis, qu'est-ce que l'invraisemblable ? Sinon, un manque d'imagination tragique et chronique qui nous empêche d'entrevoir un instant, de peur d'être ébloui par une ignorance dont on ne soupçonnait même pas tous les effets dévastateurs et réducteurs, eh bien... que la bêtise est sans limite, le talent et l'intelligence aussi, et le malheur tout autant et même parfois, bien plus encore.

Mais ne cherchez pas ! Pour vous, j'ai trouvé. Je me suis donné cette peine comme on se donne du mal pour croire à l'invraisemblable vraisemblance de Gabriel qui, subissant les mêmes rebuffades et les mêmes échecs qui traduisent sans doute une incapacité à distinguer les limites du possible, a poursuivi la réussite en titubant ; épuisé, il a continué sa route sur une jambe, crapahutant comme un crapaud ventru, puis à cloche-pied, en sautillant, comme à la marelle, pour finir sa course sur les genoux dans une série de hoquets énigmatiques, mille soubresauts spasmodiques préfigurant une sidération mentale toute proche car, toutes les énergies s'épuisent un jour, à bout d'arguments, d'objet et de raison d'être ce qu'elles ont été ; plus de perspectives alors, sinon l'éternel et tragique retour d'un quotidien dépouillé, gisant au pied d'un mur contre lequel notre colonne vertébrale s'est brisée.

La littérature sera bien le dernier rêve de Gabriel avant qu'il ne renonce tout à fait (Eh oui ! Ca lui arrivera !), un genou à terre, puis deux, en funambule de la vie, chahuté, usé et abusé jusqu'à la corde, avant de ramper et de s'allonger de tout son long pour ne plus se relever, immobilisé, vaincu et achevé de l'être.

Sans penser à l'arrivée, une fois de plus, Gabriel partait gagnant. Dans l'espoir de se faire remarquer très vite, Gabriel proposa à une revue encore à naître et qui, finalement, ne verra jamais le jour, un article sur une star de la littérature mondiale que plus personne ne lit certes ! mais que l'on commente abondamment : Proust de son prénom Marcel, *le roi de la ficelle* (blague qu'affectionnait Gabriel, aussi je ne peux résister au plaisir de la partager avec vous) ; auteur kidnappé par les universitaires, pour son malheur, car... comme chacun sait, avec eux, peu d'espoir d'intéresser qui que ce soit qui ne soit pas déjà convaincu ou bien, qui ne soit pas universitaire.

L'article de Gabriel avait pour titre une proposition fracassante : « Proust ou la négation de l'homme moderne ».

Je vous laisse en sa compagnie. Sachez que vous lisez là un article inédit. Vos commentaires sont les bienvenus. A tout à l'heure donc :

« Avoir *un* style, avoir *du* style...

Chez un auteur, le style, c'est un point de vue, un regard sur le monde qui lui est propre ; c'est un angle de vue particulier sur les choses, les êtres, la réalité ; un

angle d'attaque aussi, pour peu qu'il soit guerrier. Le style, c'est aussi la culture de l'auteur : histoire et apprentissage. En littérature, il y a « style » à chaque fois qu'il nous est donné à lire une langue re-construite, une langue recomposée et ré-assemblée.

Prenons Proust et sa tentative de réconciliation des humanités avec les sciences sociales (démarche très certainement inconsciente) - la littérature avec la sociologie. Proust donc ! Et à son sujet... tout ce qu'il n'a pas écrit et tout ce qu'il ignorait *de et sur* lui-même, ainsi que la question : pourquoi a-t-il fait cette œuvre-là et pas une autre ?

Proust et la fulgurance du passé ; fulgurance du souvenir - celui de l'enfance, de l'adolescence et des premières années de l'âge adulte -, qui vient comme un boomerang terrasser Proust, et le cloue au lit.

Même si l'on ne chasse pas le passé comme on chasse une mouche d'un revers de la main, chez Proust, tout appartient au passé dont le moindre rappel lui fait l'effet d'un événement capital, d'une importance démesurée : une importance extra-ordinaire. Indissociable de sa personne, ce passé commence dès son plus jeune âge : à 20 ans, il est déjà dans le passé de ses 10 ans ; à 30, dans celui de ses 20 ans. Passé dont les souvenirs n'en finissent pas d'envahir sa *conscience d'être au présent*.

Proust ne disait-il pas : "*Un livre est un cimetière*" ?

En tant qu'être humain - être humain au sens moderne du terme : s'entreprendre et advenir -, Proust a cessé d'avoir un avenir, très tôt. Pour cette raison, Proust ne peut que se retourner sur lui-même. Et plus il se retourne, plus ses souvenirs le terrassent d'émotion. Proust est né très vieux dans un monde très jeune. C'est le paradoxe. N'oublions pas que Proust a 29 ans en 1900 ; et ce siècle qui arrive est le siècle d'avenir par excellence, quand on sait ce qu'il adviendra.

A l'entrée de ce nouveau siècle qui grandira très très vite, Proust est déjà un homme du passé dans la conduite de sa vie, en ne lui donnant, justement, à cette vie, aucune direction, sinon une seule : le passé, et alors que l'avenir est la seule direction envisageable pour un individu de son âge. De là à penser que Proust (rentier-boursicotier) serait la négation même de la modernité - s'entreprendre, advenir, mettre en échec tous les déterminismes...

D'autre part, on ne manquera pas de noter que l'œuvre de Proust est le plus souvent une œuvre-refuge pour ses admirateurs inconditionnels ; un rempart, l'œuvre de Proust, contre ce monde moderne dont la nécessité historique leur échappe : tout ce qui nous y a conduit et continuera de nous y conduire ; même si l'on se gardera bien de leur demander d'y adhérer.

En effet, comment pourraient-ils, comment pourrait-on, nous tous ?

Poust serait-il alors un auteur vers lequel on se tourne une fois que l'on a baissé les bras et que l'on s'est juré de ne plus porter aucun livre – à bout de bras, justement ! –, en y cherchant dans la lecture de son oeuvre, sa propre terminaison, prisonnier d'une chambre tombeau ; dernière sépulture de vie pour les convalescents et les agonisants de l'existence ?

C'est à voir.

Certes, vivre, c'est accumuler du passé. Etre capable, à tout moment, de convoquer ce passé, c'est prétendre à l'immortalité : adoration perpétuelle de soi jusqu'à l'extase ; grandissement épique de sa propre histoire familiale et sociale avec l'éternité pour leurre et le mensonge comme clé de voûte car, le plus souvent, se souvenir, n'est-ce pas *se mentir* ? Aussi, chez Proust, chaque souvenir est un traumatisme en puissance car le présent, qui fait l'objet d'aucun investissement de sa part, faute d'en reconnaître la nécessité, et à propos duquel il est décidément plus difficile de *se mentir*, ne sera jamais à la hauteur de son passé... passé mythifié à loisir (jusqu'à la mystification ?).

Et si, ce qui nous attire, nous séduit, nous émeut dans tout ce qui touche de près et de loin à *hier*, était le fait que ce morceau de vie qu'est le passé, est derrière nous ? Et on ajoutera, soulagés : "*Ouf ! Plus de peur que de mal !*"

Car... qui nous rappellera que vivre demeure une expérience que l'on préfère toujours *avoir* derrière soi et non... devant ?

L'expérience existentielle de Proust - expérience initiatique -, c'est une vérité sur lui-même, et cette vérité le désarçonne, lui fait perdre tous ses moyens et le condamne très tôt, à son insu et tous ses personnages avec lui, à l'immobilisme, l'oisiveté et la mort - et pas seulement à cause d'une santé fragile -, avec pour seul *secours* : l'écriture ; et seul *recours* : le souvenir et l'émotion suscitée par cet exercice épuisant de remémoration qui a tous les accents d'une... auto-commémoration...

Tel est son style. "La nausée" de Sartre, à côté de cette expérience fulgurante qui frappe Proust de plein fouet et au plus profond, c'est trois fois rien : juste une petite déprime. »

Merci Gabriel pour ce brillant exposé !

Après cette étude injustement ignorée, un autre article vit le jour : rien moins que la présentation du projet littéraire de Gabriel rédigée sous la forme d'un manifeste au titre mâtinée de mélancolie : «N'avoir pour seul avenir qu'une poignée de mots » ; et une introduction en forme de suggestion à la fois élégante et

énigmatique (*un rien démago aussi*, me souffle-t-on) : « Et si en littérature, le meilleur personnage qui soit était le lecteur ?! » suivie de ce qui ressembla fort à un avertissement, sinon une menace : « Si un écrivain ne fait qu'écrire, en revanche, sachez qu'un auteur est capable de tout ! »

Texte lui aussi adressé à cette fameuse revue fameuse et à ce jour restée inconnue, faute de parution.

Bonne lecture. Je vous *reprends* après (une fois que Gabriel aura raccroché) :

« La littérature, celle qui nous transmet Homère en héritage et qui poursuit son petit bonhomme de chemin avec des auteurs tels que Cervantès, Shakespeare, Diderot, Sade, de Nerval, Lautréamont, Baudelaire, Rimbaud, Breton, Kafka, Brecht, Beckett, Bernanos, Bataille, Ionesco, Perec, René Char...

L'écriture commence bien avant l'acte d'écrire car, l'écriture, tout comme l'Art, c'est une manière de vivre.

Certes ! Plus on lit, plus c'est difficile d'écrire. Aussi... heureux celle ou celui qui n'a pas lu ! Car sa plume pourra alors glisser sur le papier - ou ses doigts sur le clavier -, sans retenue, sans regret ni remords même si en tant qu'auteur, on n'a pas à s'excuser : la littérature est notre confesseur, elle nous absout ; on peut aussi n'avoir qu'un souhait : que son projet d'écriture, une fois arrivé à son terme, se transforme en un véritable projet de lecture de la part du lecteur.

Le sens à donner à la lecture (pourquoi je lis ? Qu'est-ce que je lis... là, maintenant ?) doit pouvoir faire l'objet d'une création et re-création permanentes ; dans le fait de lire un texte, inutile d'y chercher - à l'instant même où on le lit -, un sens établi une fois pour toutes, un sens certifié par son auteur ou qui que ce soit d'autre (un critique littéraire ?).

Que l'interprétation et la compréhension d'un texte soient donc aussi et surtout, la projection des certitudes et des préjugés du lecteur et que le texte rencontre ses lacunes, ses insuffisances et ses interrogations ! Lecteur qui, parfois, pourra échouer à donner un sens au texte qu'il lit, et par voie de conséquence, au fait même de lire... mais qui... opiniâtre, mènera l'expérience de cet échec jusqu'à son terme car, cette expérience est tout aussi digne d'être vécue que l'autre expérience - bien connue celle-là : celle d'une compréhension totale d'un texte et du pourquoi de sa lecture ; compréhension et certitude tout aussi illusoires que la découverte de n'importe quelle vérité sur quoi que ce soit : vérité prétendument globalisante et irréversible.

La réalité psychologique de l'écriture est très complexe : tactique et stratégie y occupent une place importante. L'inspiration n'est pas tout : le but que l'on s'est fixé importe aussi.

Mais... diable, que dit-on, comment, pourquoi, et à qui le dit-on ?

- Accéder à une liberté sans responsabilité que seule la littérature peut offrir.
- Dépasser les distinctions génériques telles que poésie, prose, roman, récit, essai etc...

- Expérimenter l'ensemble des potentialités de l'écriture dans une dissolution du Moi en une multiplicité de voix, de sujets possibles - tantôt entiers, tantôt fragmentés -, jusqu'à abolir les notions mêmes d'objectivité et de subjectivité pour, non pas embrasser l'infini et l'éternel dont nous n'avons que faire, mais... l'individu et la masse, l'esprit claire, solide, les yeux et la bouche grands ouverts pour mieux tout saisir et tout absorber...

Et bien que les pensées naissent des événements de notre vie...

- Avoir pour seul moteur d'inspiration le désordre du monde, son chaos et les tensions entre désir de vie et désir de mort...

- A la fois poursuivi et poursuivant, gibier et chasseur, sans plus de distinction entre le dedans et le dehors, l'homme et la nature, livré à une solitude sans nom, à un isolement irrémédiable et insondable dans le désert qui nous entoure et l'ennui qui nous taraude - le reste n'étant qu'une échappée de plus vers un néant toujours certain, dans une errance aussi stérile qu'indéfinie -, il nous faudra aussi vaincre l'angoisse face à la fatalité de violence qu'exerce le monde sur toute tentative de recherche d'autonomie, avec sa menace d'extinction envers ceux qui seraient tentés d'y prétendre...

Et même si l'échec menace toujours...

- Faire briller en plein soleil, une épée de toute beauté : celle de la colère, pointe acérée, lame tranchante, tout devant céder sous elle, sans arguties car, aujourd'hui, quiconque n'est pas en colère est soit un idiot, soit un escroc, soit un salaud.

On ne doit pas renoncer aux nouvelles formes d'expressions. Avec l'aide de la poésie contemporaine, seul et dernier lieu où l'on peut encore trouver une écriture et du vocabulaire, on cherchera une langue et des écritures inclassables, une diversité formelle, de nouvelles structures, avec le concours des écritures et musicale et cinématographique qui devront contribuer à l'enrichissement de la littérature d'aujourd'hui et de demain.

Les intrigues, les portraits psychologiques, la nécessité de vrais personnages importeront peu ; la quête sera esthétique : esthétique de la forme, esthétique de l'écriture.

Ne pas hésiter : il faut aller *contre* et *dans* le sens du lecteur, ses préjugés, ses peurs... la catharsis s'opérant dans l'intimité de sa lecture, dans les plis et les dédales d'une conscience labyrinthique ; et cette catharsis ne regarde que lui.

A l'intention de ce même lecteur, on doit pouvoir inventer une nouvelle forme de "prise de contact" et mettre en place une organisation différente du temps tout relatif qu'est celui de la lecture : écoulement lent, rapide du temps qui lui est "volé", à son insu ou bien, consciemment, avec ou sans son consentement.

Viendront ensuite les clins d'œil aux auteurs du passé, à ceux du présent - et à ceux de demain aussi ; ces derniers pouvant être connus de l'auteur seul. La citation (à comparaître ?!), c'est une dette que l'on paie et que l'on acquitte envers celui que l'on cite ; la citation peut aussi avoir pour but de sortir de l'oubli un auteur injustement négligé, voire ignoré.

Les clins d'œil puis... les sinuosités de la pensée car, on en sait un tout petit plus sur nous-mêmes que les autres, mais guère plus, si on oublie le côté factuel de la vie : ce qu'on a fait ou pas fait ; là-dessus, on en saura toujours plus que quiconque - hors amnésie. Car, si aujourd'hui, nous ne sommes sûrs de rien ni de personne, c'est que nous sommes infiniment plus nombreux qu'hier à chercher à savoir ; et plus nous serons nombreux à trouver et moins les évidences auxquelles il nous a si longtemps été demandé d'adhérer s'imposeront à notre esprit.

Ainsi va la recherche ! Vers un savoir de plus en plus complexe mais sans surprise car, ce savoir doublé d'une compréhension dévastatrice nous renverra fatalement à ce que nous sommes aussi - d'aucuns ajouteront -, et surtout : à cette nature en trompe l'œil, dissimulatrice, accapareuse et rétentrice qu'est la nôtre.

Porteuse de tous les dangers, cette recherche expansionniste toujours plus performante et exigeante : le danger de nous laisser sans évidences et sans certitudes.

Du grain à moudre pour la littérature... ce danger ! Nul doute !

Aussi, n'hésitons pas à exposer tous les avis ! Affichons toutes les certitudes possibles, contradictoires de préférence. Au lecteur de faire son choix, s'il en a envie ; il peut aussi se contenter de tous les avis ; et à défaut, du sien propre, pour peu qu'il en ait un.

L'auteur doit être comme un poisson dans l'eau... dans le vrai comme dans le faux, dans le bien comme dans le mal jusqu'à brouiller leurs frontières... pourquoi pas ? Tout en sachant comme nous le savons maintenant, que nous avons tous de bonnes raisons d'être ce que nous sommes et de le penser aussi (que nous avons de bonnes raisons) ; et bien malin ou présomptueux qui saura opposer La Vérité - et toute la vérité ! - au mensonge et exalter le Bien comme pour mieux conjurer tout le Mal qui est en nous et ce, sans sourciller et douter une seule seconde, insoucieux du fait suivant :

Ce qui est... n'est pas ! Car il s'agit toujours d'autre chose ; autre chose et autre part... et puis, ailleurs aussi.

Un auteur qui se respecte, se doit d'être *sale à l'intérieur* mais... impeccablement mis à l'extérieur, un auteur au linge irréprochable. Oui ! Propre à l'extérieur et sale à l'intérieur car, porteur de toutes les ignominies dont notre espèce est capable, cet auteur d'une nécessité absolue, jusqu'à ce que... une fois la morale évacuée ou expurgée, il ne reste plus que des hommes et des femmes, enfants, vieillards, pères, mères, sœurs, frères, filles, fils, bourreaux et victimes, eux tous terrés au fond d'un gouffre les yeux levés vers le ciel, et la nuit, les étoiles, à la recherche d'une lumière rédemptrice pour les plus coupables d'entre nous, et consolatrice, pour les plus humbles, abandonnés de tous, face à un lecteur non seulement témoin mais... acteur, *incarnant* pour l'occasion... le dernier des hommes.

Avec la civilisation, nous avons gagné la liberté et quelque espoir de justice pour le plus grand nombre, mais nous avons perdu une grande partie de notre capacité à construire et à entretenir des rapports authentiques avec nos semblables qui ont tous la prétention de ne pas nous ressembler ; la communion devient impossible en dehors des grandes messes qui nous sont imposées par des média intéressés, complaisants et paresseux.

Avec l'écriture, on rétablit ce lien. L'écriture, c'est un îlot de liberté au milieu d'un océan de contraintes, d'injonctions, de censure, et la pire de toute : l'auto-censure. Car, aujourd'hui, la création seule permet, en partie, de combler le gouffre effroyable qui nous éloigne et qui n'aura de cesse de nous séparer de notre propre humanité, siècle après siècle, jusqu'à ne plus être capable d'en soupçonner, jadis, *même l'union, divorce consommé.* »

Message reçu. Merci Gabriel : See you some sunny day !

Copyright Serge ULESKI.

